

MAURICE

Extraits de « *Au fil de mes souvenirs* » par Madeleine Duguet où toute l'aventure de *La Pléiade des Jeunes* se trouve décrite depuis 1953.

[...] Françoise Warschitzky m'avait demandé de bien vouloir recevoir un jeune homme de ses amis, passionné de peinture et qui s'essayait plus ou moins heureusement à celle-ci. Comment aurais-je refusé, alors qu'à ce moment-là, je m'occupais d'autres artistes par le truchement de l'association d'art Pragma, que j'avais aidé à fonder et qui m'avait déjà coûté par mal de larmes de sang. [...]

Il est bien certain que la plupart des vieux artistes qui en faisaient partie, méritaient peu que nous leur consacrons le meilleur de notre temps. J'étais disposée à accueillir avec d'autant plus de sollicitude un jeune que je savais n'avoir pas encore été souillé par les intrigues de l'envie et de la jalousie. Et puis, je me disais aussi, la jeunesse est enthousiaste et généreuse, elle mérite d'avantage qu'on s'intéresse à elle.

Il vint donc ; il n'était pas seul. Sa maman et Françoise l'accompagnaient. Il avait apporté quelques tableaux.

Je le verrai toujours le dos appuyé au chambranle de la porte qui séparait le studio du corridor. Sa mince et sombre silhouette se détachait sur le blanc-gris de celle-ci. Il était beau, jeune, tout au plus 18 ans. Un front haut, intelligent qui masquait en partie une chevelure noire ondulée. Des yeux nostalgiques protégés par des lunettes à monture invisible. Un joli nez droit, une bouche sensuelle, dans un ovale régulier. Le type même de l'intellectuel, voire de l'artiste. Ses gestes étaient vifs, sa parole volubile.

Françoise s'était accaparée de la chaise du piano et s'y balançait doucement, tandis que la maman du jeune homme s'asseyait à côté de moi, face au cendrier sur pied où devait s'amonceler bientôt plusieurs bouts de cigarettes fumées nerveusement et de façon presque ininterrompue.

Je su que le jeune artiste s'appelait Maurice. C'était un nom prédestiné. Après le grand législateur, des saints, des empereurs, des écrivains, des mathématiciens, l'avaient porté. Et ce patronyme lui allait bien.

Je l'avais regardé longuement avant de l'interroger sur son travail, et avec un brin d'arrogance, il avait planté ses deux yeux dans les miens. Je lisais sur son visage pâle, comme une sorte de défi. Aussi, avant même que j'aie émis un avis sur ses peintures, je savais qu'il réagirait d'une façon violente. Mais il m'était sympathique malgré tout, et c'est avec bienveillance que je lui adressai la parole. Renseignements d'usage. Avait-il suivi des cours ? S'était-il servi de modèles pour exécuter ses tableaux ? Travaillait-il pour son plaisir ou avec l'idée de faire carrière ? Réponses impatientes, presque impertinentes. Tout à croc, tout à poil, le petiot.

Je passai enfin à l'attaque. « Ces peintures », dis-je posément, « me semblent intéressantes à plus d'un titre, elles sont surtout éminemment expressives. J'ai l'impression que vous avez quelque chose à dire et que votre message peut porter loin. Mais tout ce que vous me montrez-là est archi-mal fichu : vous ne savez ni peindre, ni dessiner. »

La foudre serait tombée à mes pieds, que je ne crois pas qu'il aurait réagi avec plus de vivacité. [...]

Je le laissai aller. Il était beau comme un demi-dieu, et pour déplacée qu'elle fut, sa colère, m'amusait bien d'avantage qu'elle ne m'irritait. Je laissai passer cette furie. Puis, bien tranquillement, je repris : « Vous êtes venu demander un conseil, je vous le donne. Apprenez votre métier, mon ami. Sans lui, vous ne serez jamais rien. » [...] Je m'efforçai de lui faire comprendre l'inutilité d'efforts mal dirigés. Il courrait droit à un échec. Il avait tort de se révolter ; mieux valait se résigner à apprendre ; tout n'était pas perdu s'il consentait à se consacrer à l'étude. De bons tableaux ne se font pas par un cerveau empoisonné par la littérature, mais les outils à la main ! Pas de salut possible sinon. Je le croyais intelligent, j'étais sûre que s'il se disciplinait, il arriverait à faire d'excellents tableaux.

Mais il s'entêtait, ergotait, gesticulait ; je commençais à perdre patience. Sa mère s'énervait. Les bouts de cigarettes s'amoncelaient dans le cendrier. Françoise elle aussi manifestait une certaine agitation.

Alors, pour clore une discussion sans issue, je coupai net : « Cessons de discuter ! » dis-je. « Votre mentalité ne vous mènera à rien. Tout au plus fera-t-elle de vous un raté ». Avec la rapidité de l'éclair, je reçus cette réponse cinglante : « Je sais ce que je vaud ! »

Il était superbe de révolte. Mais cette fois la mesure était comble. Françoise atterrée ne faisait que répéter : « C'est un orgueilleux ».

Je suffoquais presque sous la fumée opaque qui noyait à présent la chambre. Les ponts étaient coupés. Je n'avais plus rien à dire. Je me levai. « Puisqu'il en est ainsi », fis-je, « je crois que je ne puis vous être d'aucune utilité. Je le regrette. C'est dommage ».

Mademoiselle Flament était impatiente de connaître le résultat de cette longue entrevue. Qu'allais-je lui raconter. Je n'étais pas tout à fait sûre d'avoir agi avec sagacité en renvoyant le jeune homme. Ses toiles, pour mal faites qu'elles étaient, révélaient une force d'expression peu commune. Je m'en ouvris le coeur à ma grande amie. Je savais qu'elle me donnerait le conseil indispensable et que celui-ci serait le bon. « Fais-le revenir », me dit-elle, « peut-être que seul à seul, tu parviendras à lui faire entendre raison et à le convaincre d'apprendre. Les vrais artistes sont rares, et ce serait regrettable de perdre un talent. »

Le lendemain même, j'allais trouver Françoise. Mais outrée, elle s'écria : « Non, non, c'est un fichu orgueilleux. Tu n'en tireras rien de ce garçon-là. Je sais ce que je vaud. A-t-on idée d'oser dire des choses pareilles ! C'est un bon à rien qui a couru les caves existentialistes à Paris. Cela lui est monté à la tête. Tu n'en tireras rien ! »

Mais j'insistai : « Rappelle-le quand même, veux-tu ? Je crois qu'entre quatre yeux, j'arriverai mieux à le connaître. Ses tableaux m'ont frappé ; il y a quelque chose là-dedans. Je n'aime

cependant pas son nom. Spruch est difficile à prononcer et ne s'accorde pas avec les misères humaines qu'il peint. Macrabu, il devrait prendre un pseudonyme de ce genre-là. Cela s'accorderait mieux avec lui-même. »

Françoise m'écoutait. Elle ne me paraissait pas convaincue de tout ce que je lui disais, mais j'insistai avec tant de force, qu'elle finit pas me promettre de le rappeler.

Il revint quelques jours plus tard. Il ramenait avec lui, toute sa série de peintures macabres. Habilement, je le fis parler. Il me semblait radouci. J'avais l'impression qu'il m'ouvrait doucement son coeur, et que les atrocités qu'il avait peintes, étaient le résultat de son angoisse. Il avait beaucoup lu. Jean-Paul Sartre, Malraux étaient ses dieux. Son instruction littéraire, il l'avait acquise en de nombreuses heures passées à la bibliothèque. Il avait plus ou moins mal digéré cette nourriture abondante et hétéroclite. Elle lui avait faussé le jugement. Les longs discours dithyrambiques sur Picasso, Matisse et compagnie, l'avaient subjugué en lui donnant la certitude que l'étude était inutile. Que seul, le génie créateur comptait. Qu'à partir de là, il n'y avait rien à apprendre.

Quand je lui demandai pourquoi il avait peint ces choses tragiques, ces hommes décharnés, ces squelettes recroquevillés, il m'avait répondu : « Je ne sais. C'est en moi comme cela. Ce noir des fonds représente le néant ; les personnages sont les cris de révolte de mon moi. Je veux être le Sartre de la peinture moderne ! »

Ce qu'il sentait obscurément et qu'il ne pouvait avouer, c'est qu'au travers de ce grand cri qu'il sentait jaillir de son subconscient, toutes les révoltes d'une race qu'on avait cherché à anéantir se dressaient hurlantes et désavouaient l'horreur des camps de concentration et des fours crématoires.

Maurice était juif. Et comme un fer rouge l'aurait marqué, l'étoile de David brillait là entre ses deux yeux, au milieu de son front, comme l'auréole des martyrs. C'était, au travers de ces oeuvres malhabiles, les malheurs de son peuple qu'il avait voulu chanter. Barde d'une génération stigmatisée, sa voix s'était confondue au tonnerre jaillissant du Sinai.

Maurice était peintre, il voulait être peintre, mais il était aussi un symbole. Cet enfant au grand front triste portait en lui une lourde hérédité. Celle de sa race honteusement vilipendée et meurtrie ! Voilà ce que criaient ces masques hideux débordés par la faim, ces rictus sanglants, ces poings tendus, ces yeux hallucinés aux lueurs vengeresses !

Non, Maurice n'était pas un orgueilleux ! Pas dans le sens qu'on attribue généralement à ce mot. Il savait ce qu'il voulait. Il sentait en lui une force supérieure qui le poussait en avant, peut-être malgré lui !

Je ne regrettais pas de l'avoir fait revenir, bien au contraire. J'avais la sensation que j'allais pouvoir lui être utile. J'avais mis le doigt sur une plaie qu'il fallait guérir. J'avais réussi à le mettre en confiance, lui qui se méfiait de tout !

Il m'avoua, que de tout ce qu'il pensait, il ne soufflait mot à sa mère. Il ne voulait pas la peiner avec des problèmes qu'elle n'aurait tout de même pas compris, ni pu résoudre. Il préférait confier ses secrets douloureux à son journal. Car il écrivait un journal ! Pour moi, je tenais décidément le

bon bout. Ce journal il allait me le confier. Car j'avais besoin, pour le guider, de descendre jusqu'au fond de lui-même. C'est sur cette promesse que nous nous quittâmes.

Je lui avais demandé de me laisser ses tableaux. Je voulais les montrer à Mademoiselle Flament. Je savais son jugement sûr. Sa réaction fut pareille à la mienne. « C'est émouvant », disait-elle, en essuyant furtivement une larme qui perlait à sa paupière. « Pauvre petit comme il doit souffrir ! Que tu as donc bien fait de le rappeler ! Oui, il faut l'aider. Il y a quelque chose dans ces toiles ; c'est surtout intensément expressif ! »

« Je voudrais atteindre le comble de l'expression ! » s'était-il écrié. Ce but, il l'avait atteint ? Aux artistes de Pragma, dont le Comité se réunissait chez nous j'avais soumis ses toiles. Ils les avaient violemment critiquées. Mais, ils avaient été forcés aussi de reconnaître leur intensité expressive. Tout le monde était d'accord là-dessus.

Je venais précisément de vivre une séance orageuse avec le Comité de Pragma, lorsque pour la troisième fois, je reçus la visite de mon jeune ami. C'était un soir d'octobre. Il faisait froid dehors. La bise soufflait en rafale, et nous avions rallumé le chauffage. Je l'avais d'abord introduit au studio. Maladroitemment, il avait déposé sur la table un paquet de délicieux chocolats. [...] Mon jeune ami semblait un peu guindé sans que je puisse comprendre son attitude. Celle-ci me peinait. Il avait refusé de s'asseoir. Il jetait un regard furtif sur ses tableaux ; puis tout d'un coup, comme s'il se décidait à faire un geste grave, il sortit de la poche de sa gabardine, un petit carnet et avec un gros soupir, le jeta sur la table : « Voilà », dit-il.

Son journal ! Il me remettait son journal. Je n'en croyais pas mes yeux. Ainsi tout de même, il me faisait confiance ! J'en étais émue jusqu'aux larmes. Et je sus par la suite à quel point grande avait été celle-ci, lorsque je lus ce qu'il y avait couché. Toutes ses ardeurs de jeune adolescent en proie à un érotisme violent, mêlé à des pensées sur l'art, sur la musique, me confirmaient aussi, qu'à côté de son tempérament sensuel et bouillant, sommeillait en lui une véritable âme d'artiste. Je découvrais aussi un pauvre petit garçon abandonné à lui-même et seul infiniment. C'est peut-être le poids de sa solitude, qui m'a le plus frappé avec, il faut bien être sincère jusqu'au bout, l'indécence de ses sentiments sur l'amour.

Son visage timide s'était éclairé. Je lui avais promis pleine discrétion, et il semblait soulagé. Nous bavardâmes pendant deux longues heures et je pus mesurer toute l'étendue de son savoir livresque. Il avait quelque peu suivi des manifestations d'art et j'appris ainsi qu'il n'appréciait pas tout dans l'art dit « moderne ».[...]

Je tâchai encore de le convaincre de l'utilité de l'étude. Je l'engageai fortement à suivre les cours à l'académie. Au mot étude, il se rebiffait. Pourquoi apprendre, puisqu'il travaillait ; cela ne suffisait-il pas ?

Le lendemain, il venait reprendre ses toiles et me dire à la fois qu'il avait réfléchi : il était allé se faire inscrire à l'académie. Il exhibait fièrement sa carte d'élève. Il s'était fait inscrire en sixième année comme cela, tout d'un coup, sans se demander s'il serait capable de travailler d'après le modèle vivant.

La fortune sourit aux audacieux, pensai-je. Qui sait, peut être cela lui réussira.